

non moins confortables, mais plus simples que le reste des appartements. Eugène passa une nuit fort agitée. Pour Arnold, il dormit très-paisiblement. La magnificence et les prodiges de l'art n'étaient à ses yeux que des accessoires indispensables de la vie. Il n'y voyait que l'éloignement de toute forme et bruits ridicules ou discords, et ne s'était jamais avisé de chercher des jouissances hors des songes du gloire et des pensées d'amour.

La nuit devait être déjà bien avancée, quand Eugène, qui s'étonnait de n'avoir pas encore entendu la moindre horloge, distingua les sons d'un instrument de musique, auxquels se joignait une voix, qu'il crut d'abord reconnaître pour celle d'Arnold. Il prêta l'oreille avec plus d'attention, et pensa qu'il était abusé, à son tour, par une vision, tant cette harmonie lui parut ineffable. Il se leva à la hâte, et courut à l'appartement de son ami. Il trouva Arnold absorbé dans un profond sommeil. Les sons continuaient toujours, et Arnold, éveillé tout à coup, se dressa en disant à voix basse à Eugène :

—C'est l'esprit de mon rêve !

Arnold saisissant ses vêtements, quand deux hommes entrèrent à la fois dans la chambre par deux portes différentes : le premier était le prêtre, le second s'appelait Allameida.

Une lampe d'albâtre, suspendue au-dessus du lit d'Arnold, devant une glace immense, répandait, à travers la mousseline brodée des rideaux, une clarté faible et douce, suffisante toutefois à discerner les objets. A la faveur de cette lumière, les jeunes gens purent distinguer l'expression de la physionomie des deux nouveaux personnages. En un clin d'œil, Arnold avait saisi et armé ses pistolets, et le regard animé de cette certitude magnétique qui conduit la balle à son but, attendait qu'un geste du vieillard lui ordonnât de jeter à ses pieds l'inconnu. Le prêtre prévoyant cette intention, contint, d'un imperceptible sourire, le bras déjà levé, et étendant, avec autorité, la main vers Allameida, lui adressa quelques paroles, inintelligibles pour les deux artistes, mais qui parurent produire une terrible impression sur l'homme étrange, car il s'arrêta brusquement, pâlit, trembla, et sembla près de défaillir. Il courba la tête sous cet anathème souverain, et resta comme annihilé. Le prêtre marcha vers une fenêtre, souleva la draperie, indiqua du doigt les premières lueurs du jour, qui commençaient à blanchir l'horizon. A cette vue, Allameida poussa un cri d'angoisse, s'éloigna sans tourner le visage et disparut dans l'ombre plutôt qu'il ne sortit. Le vieillard s'approcha de la porte opposée, prononça quelques mots ; on entendit au dehors un bruit de pas rapides et tout rentra dans le silence. Il fut surtout très-singulier qu'en cet instant la lampe s'éteignit d'elle-même.

Le père, bien que dans l'obscurité la plus profonde, alla prendre un siège et s'assit au pied du lit.

—Vous venez d'échapper à un grand péril,—dit-il,—d'une voix calme et grave. —Cette nuit, avant de vous coucher, aviez-vous prié, Messieurs ?

—Non, répondirent naïvement à la fois Arnold et Eugène.

—Vous avez eu tort,—reprit-il plus sévèrement.—Les causes qui ont abruti les autres hommes n'existent point pour vous. Gardez-vous de la superstition, mais ne refusez pas de croire à l'évidence. Je vous le répète, vos jours, vos âmes même, sont en danger. N'oubliez jamais que la protection divine est nécessaire à chaque instant de la vie ; ne l'oubliez pas surtout à l'heure où l'ennemi est puissant et la raison plus faible. Unissez-vous donc à moi ; levez-vous, Arnold, et invoquons ensemble le Dieu qui seul donne le courage, la patience et la force.

Ayant ainsi parlé, il frappa dans ses mains ; deux nègres parurent avec des flambeaux. Le vieillard et Eugène passèrent dans un oratoire voisin ; bientôt Arnold vint les rejoindre ; ils se mirent à genoux et élevèrent leurs cœurs et leurs voix vers le ciel. Après un assez long silence, le vieillard les précéda dans un salon où se trouvait la collation du matin. Tandis que les deux jeunes gens déjeunaient, il s'entretint avec un des nègres dans une langue étrangère ; puis il congédia celui-ci d'un signe, et se trouvant seul avec les artistes :

—Ne me demandez pas quel est Allameida,—dit-il ; — je ne pourrais vous satisfaire entièrement ; qu'il vous suffise de savoir que vous devez le regarder comme un ennemi mortel. Cet homme possède des secrets impénétrables, au moyen desquels il opère des prodiges. J'ignore si quelque pouvoir plus qu'humain lui prête assistance ; libre à vous de croire à cet égard ce que bon vous semblera ; quant à moi, pour le combattre, je n'ai jamais séparé la prudence humaine de la foi, et le courage de la prière. Si maintenant vous voulez savoir à quel titre il vous poursuit, c'est que cet homme, pour s'emparer d'un trône, a dépouillé l'héritier légitime qui n'est autre qu'Arnold.

A cette révélation, une légère pâleur couvrit le visage du jeune homme ; il se leva, et serrant énergiquement la main du prêtre :

—Quelle que soit ma destinée,—dit-il,—avec l'aide de Dieu et le secours de vos conseils, je crois pouvoir l'accepter sans fléchir. Parlez, mon père, car ce n'est point assez d'avoir hérité d'une couronne, il faut la reprendre ou mourir.

Le vieillard embrassa Arnold. En ce moment, un nègre, que celui-ci reconnut aussitôt pour l'homme auquel il s'était adressé dans la maison où Henriette avait été retenue captive, entra précipitamment dans la chambre et remit au père un papier, que le vieillard parcourut en s'écriant :

—Suivez-moi, Arnold ; venez aussi, Eugène. L'ennemi s'est enveloppé dans ses propres filets ; la lutte est finie dans l'ombre ; il ne nous reste plus qu'à triompher au soleil.

Et tous les trois, suivis du nègre, sortirent à la hâte. Dans la cour, ils trouvèrent une voiture attelée ; près d'y monter, le vieillard s'aperçut qu'Arnold et Eugène étaient seulement vêtus de robes de chambre.

—Vous ne pouvez venir ainsi,—ajoutait-il,—avec une sorte d'impatience. Allez vous habiller, et puisse ce délai ne pas nous perdre !

Et tandis que les jeunes gens couraient exécuter ses ordres :

—Voilà pourtant,—murmura-t-il,—à quelles misérables circonstances sont soumises les grandes révolutions de ce monde !

JULES DE TOURNEFORT.

(A continuer.)

Annonces Nouvelles.

Soumissions demandées,—J. M. LECOURT & Co. Beaux-Arts,—G. FASSIO.

L'AMI DE LA RELIGION ET DE LA PATRIE.

QUÉBEC, 18 FEVRIER, 1848.

Gouvernement Responsable.

Nous reproduisons dans notre feuille de ce jour, la traduction faite par le *Canadien*, de la dépêche de Lord GREY, au gouverneur de la Nouvelle-Ecosse. Nous ne l'accompagnons d'aucune observation ; elle est assez claire et explicite pour que les lecteurs canadiens comprennent facilement l'application qu'ils peuvent faire au gouvernement de notre province, des principes que le ministre des colonies émet dans ce document important.

(Copie, No. 25.)

Downing Street,
31 mars, 1847.

MONSIEUR,—J'ai déjà accusé réception de votre dépêche du 2 février, contenant deux lettres qui vous ont été adressées par votre conseil exécutif, et maintenant je me propose de vous communiquer les conclusions auxquelles je suis arrivé, après cette considération attentive que m'ont semblé mériter le mérite intrinsèque des vues émises par vos conseillers ainsi que la source respectable d'où émanent ces exposés.

En le faisant il sera bon que je réfère en même temps à la correspondance que vous avez eue avec M. Howe et ses amis lorsque vous avez pris en mains le gouvernement de la Nouvelle-Ecosse.

Après avoir comparé avec soin ces documents, rempli d'habileté, par lesquels les membres de votre conseil et leurs adversaires politiques ont exposé leurs vues respectives sur la manière dont le gouvernement exécutif de la Nouvelle-Ecosse devrait être conduit, j'en viens à la conclusion qu'il n'y a pas en réalité une aussi grande différence de principes, entre les partis en lutte, qu'il paraîtrait en exister au premier abord, et qu'il n'est peut-être pas impossible de crayonner un système d'administration pour l'avenir auquel, tous les deux pourraient consentir, sans le moindre sacrifice de consistance de leur part.

D'un côté je trouve que les membres de votre conseil déclarent "qu'ils ne désirent nullement affaiblir la responsabilité du gouvernement provincial envers la législature," et je découvre, d'après la teneur générale de leurs lettres du 28 et du 30 janvier, qu'ils savent que dans l'état ac-